

LA RESPIRATION DU MONDE

En sortant de la librairie où ma responsable avait toute la journée été sur mon dos, je jetai un dernier coup d'œil à la vitrine qu'elle m'avait obligée à réorganiser du sol au plafond, pour « célébrer » comme elle me l'avait répété dix fois au moins le retour triomphal de Houellebecq et de son nouveau chef-d'œuvre ! « Vous savez, Eléonore, s'était-elle obstinée à répéter tout l'après-midi, même si vous n'êtes que stagiaire chez nous, vous devriez vous sentir fière de participer à un tel événement culturel. Un triomphe littéraire, ce n'est pas rien tout de même ! »

D'un coup d'œil furtif, je m'assurais que la pile des exemplaires posés sur leur quatrième de couverture ne cachait pas trop l'affiche accrochée au fond, puis le bout du nez et des doigts déjà frigorifiés par le petit vent glacial, je rejoignis au plus vite mon bus, avenue des Gobelins. Tout au long du trajet, derrière mon masque, je ne pouvais empêcher un sourire narquois en repensant à ce qu'elle avait dit : « un triomphe littéraire ! » Je l'avais bien vu en feuilletant le livre, il n'y était question que de terroristes, de destruction du monde, d'élite corrompue... Un triomphe de joie de vivre, en effet !

Décidément, quelle drôle d'époque ! Depuis que j'avais intégré la fac, - ou plutôt tenté de le faire parce que la première année avait surtout permis de compter tous les accrocs de mon couvre-lit, confinée dans ma chambre d'étudiante -, j'avais de plus en plus cette impression de vertige : trop loin pour rentrer tous les soirs chez ma mère, trop précaire pour voir la moindre trouée, trop orgueilleuse surtout pour renoncer... On était bien loin de ce que je m'étais imaginé ! Mais quand même : de là, comme Houellebecq à se

complaire dans tant de malheur, tant de douleur ! Quelque chose m'échappait. Décidément, je ne vivais pas à la bonne époque !

Le soleil tout au bout de la place d'Italie finissait de nimber les vitrines et les fenêtres d'un or mouvant, et le ciel montrait enfin toute sa palette. il fallait que je me dépêche si je voulais pouvoir le retrouver, même pour un court instant.

Il me fallut encore grimper jusqu'au cinquième étage, et parcourir cette interminable corsive de cité U avant d'atteindre enfin mon royaume, là d'où je puisais toutes mes forces depuis des mois, cette petite lucarne sur un monde doux, préservé, serein.

Alors comme tous les soirs, je jetai à la hâte mon manteau sur le bureau, courus à la fenêtre et le regardai : il respirait ! Les teintes rougeoyantes étaient encore visibles sur les feuilles les plus hautes, et celles qui couvraient la vieille cheminée me firent même sourire : on aurait dit qu'elles s'inclinaient, qu'elles se prosternaient doucement devant ce soleil givré qui leur offrait, pour aujourd'hui, cette dernière caresse. Je restai là, à guetter la moindre petite lueur, jusqu'au crépuscule : tout allait bien, la vigne vierge sur le mur de brique respirait, le monde respirait ! Je pouvais fermer mon volet et me pelotonner en moi-même.

C'était drôle quand même cette histoire : quand dans l'indifférence la plus totale, l'agent du CROUS m'avait confié le pass 462, il n'imaginait sûrement pas qu'il m'offrait en même temps que la clé d'une chambre celle de mon ataraxie, juste la mienne, qui me délivrerait de toutes ces rudesses du quotidien. Dès que j'avais ouvert la porte, je n'avais vu que lui : ce mur, couvert d'une vigne

vierge si dense, si luxuriante, qu'en septembre, on ne distinguait plus la brique qu'elle recouvrait. Mon attention avait aussitôt été attirée par le spectacle de ces feuilles qui s'animaient en une chorégraphie délicatement parfaite : le mur m'avait semblé alors en pleine inspiration. J'en étais sûre : il respirait, ou plutôt, le monde respirait. Subtilement, la lumière glissait, s'insinuait, révélait ça et là des moirures, des nuances éclatantes ou profondes. Depuis ce jour-là, et à chaque fois, je me laissais surprendre par ce sentiment de plénitude, furtif mais si puissant. Il me comblait.

Alors, à chaque nouvelle difficulté, à chaque nouvelle inquiétude, il me suffisait de le regarder. Son inspiration devenait la mienne, ma foi en l'existence, ma boussole m'indiquant un Nord qui toujours m'aiderait à surmonter ce qui m'égarait... Et tant de choses s'y essayaient, depuis toujours !

Je gardais encore le souvenir du ciel du jeudi 12 mars 2020 : depuis des semaines, la planète vivait dans l'inquiétude croissante d'un virus totalement inconnu qui nous tuait dans l'atroce agonie de la suffocation, de la noyade. Ce jour-là, en sortant du lycée après deux heures de cours d'Arts Plastiques où j'avais tenté de comprendre comment Turner parvenait à donner tant de lumière à ses marines tempétueuses, j'avais été frappée de la couleur des nuages. Les jours rallongeaient, et sur le chemin de la maison, je pouvais discerner beaucoup plus de nuances. C'est pour cela que cette étrange nuée orangée m'avait aussitôt surprise : elle venait de l'Est, et plus je marchais, plus elle s'élargissait, mais en transparence. Le soleil qu'elle cachait lui donnait parfois de brefs éclats ocre. Comme chez Turner, où l'écume marine devenait nuage par le jeu des rayons de lumière, on avait cette impression de vertige où le haut se confondait avec le bas, brillant tous les deux du même éclat. Elle avait ainsi avancé, inexorablement, doucement, jusqu'à recouvrir toute la ville

d'un dais doré. Au moment où j'avais refermé la porte tout en saluant ma mère dans la cuisine, de nouveau cette couleur ouateuse, translucide, m'avait frappée à travers l'imposte. Le soir-même, le président nous annonçait à la télévision que nous étions en guerre. J'avais aussitôt pensé que ce nuage visible quelques heures plus tôt avait tenté, à sa façon, de me rassurer : il était là pour nous nimber, pour nous protéger, comme une douce couette corail. Je ressentais déjà que la nature calmait mes inquiétudes.

Je n'en parlai à personne, bien sûr, tant je mesurais le tour irrationnel de ce sentiment profond : j'en étais venue à me dire que l'observation de la nature environnante, même la plus modeste, pouvait me permettre de trouver une vraie sérénité. Ce printemps-là, je m'étais mise à écouter les harmoniques de la pluie ou les frissons des fleurs du cerisier qui illuminait le square à côté de l'abribus. De plus en plus, je parvenais à contrebalancer les horreurs que vivaient les hommes par la puissance de cette nature bienveillante, résiliente quoique si discrète.

A cette époque-là, mon entourage était très réduit : une fois les examens passés, je restai auprès de ma mère tout l'été, « histoire de profiter l'une de l'autre avant mon départ pour l'université » comme elle aimait à le répéter. Puis dès mon arrivée à Paris, en plein mois d'août, cet emploi à la librairie trouvé grâce à notre voisine qui y avait travaillé dix ans plus tôt, m'enferma dans une routine assez solitaire. J'y faisais des semaines complètes à préparer des commandes de rentrée. Seul le chef du rayon papeterie-scolaire, échangeait quelques mots avec moi le matin avant de me donner la liste des lots à constituer, les rares employés qui étaient revenus après le confinement me saluaient tout au plus d'un gentil regard au-dessus de ce masque qui

n'invitait pas à l'échange. Mais de temps à autre quand même, ils venaient me rejoindre à la réserve : il y faisait plus frais que dans les rayons, ou alors ils devaient récupérer des commandes que des clients attendaient à l'entrée. On discutait de cette étrange saison, si douce et pourtant si troublante... Ma foi en un avenir apaisé faisait sourire : au mieux on me prenait pour une idéaliste un peu naïve, au pire pour une monomaniaque obsédée par la beauté plastique du ciel, du soleil...

Puis la rentrée universitaire avait eu lieu avec son lot de déceptions : je n'avais plus de contact avec ceux du lycée ; il fallait suivre les cours en visio ; rester dans la chambre et ne sortir dans les lieux communs de la résidence que pour des motifs impérieux ; les repas au Resto U étaient si tristes que j'avais fini par y renoncer... Vivre parmi les hommes était devenu impossible.

Mais contrairement à tous ceux qui s'en plaignaient, et parfois même s'en rendaient malades, cela me convenait de mieux en mieux. Il me semblait avoir trouvé un équilibre intérieur entre mes rêveries, mon travail, mes contemplations... Ma précarité financière ne m'autorisant quasiment rien, je restais là, confinée dans mon fort intérieur. C'est ainsi que le sentiment de vertige s'était doucement installé mois après mois: une vie suspendue, au cinquième étage, dans un monde qui comptait journalièrement ses morts sans que jamais je n'en prenne réellement conscience. Depuis que lassée par cette unique actu j'avais décidé de ne plus écouter les infos à la radio, ma seule prise avec la réalité du monde se limitait à le regarder de là où je me trouvais : ses couleurs, ses sons, ses odeurs... Tout l'hiver se déroula ainsi, comme une anesthésie ouatée. Aux congés de Noël, je retrouvai ma mère qui, craignant que mes premiers pas dans le tourbillon de la vie parisienne n'aient été

terribles, déployaient des trésors de douceur : un nouveau-né au sortir de la maternité n'aurait pas été plus choyé. Ma mère me trouva changée, non pas plus mûre mais plus calme : elle s'inquiéta un peu de me voir aussi rêveuse, mais devant ma sérénité, elle se rassura en se disant que la crise sanitaire ne m'affectait pas.

Pourtant, au moment-même, je percevais bien que ce vertige n'avait rien de suffisant ; et plus encore aujourd'hui, je mesure qu'il y manquait quelque chose : l'instinct de vie, de jouissance, de plaisirs partagés... Mais au fond, ce manque est surmontable, et ce n'est pas survivre que de vivre sans l'autre. C'est seulement vivre autrement, inventer un autre modèle de jeunesse que celui tout tracé, tenter de se suffire à soi-même, et tenir bon en quête d'un autre bonheur.

Et quoi qu'en dise Houellebecq, le triomphe peut aussi venir de cette existence reconstruite, de cet autre bonheur possible.

Alors, ... je tourne le regard vers le mur, je scrute, son feuillage se soulève...
tout va bien.

Je me comble de la respiration du monde.

SWEET DEMOCRITE